

De la honte linguistique : le cas du biélorussien

Uladzislau Ivanou

Université européenne des sciences humaines (Lituanie)

Résumé : Le présent texte analyse le phénomène de la honte linguistique au Bélarus, qui constitue une des étapes menant à l'auto-odi, concept développé par l'école sociolinguistique catalane. Alors que le phénomène de l'auto-odi implique principalement une haine linguistique de soi, les locuteurs natifs de la langue biélorussienne ont plutôt honte de leur langue, ce qui est le résultat d'une tradition séculaire de marginalisation de la langue et de l'absence de son propre État. L'histoire répressive de la culture et de la langue biélorussiennes a conduit certains Biélorussiens à avoir honte de leur langue, de leur accent biélorussien, et de changer leur nom en russe, souvent considéré comme plus beau et plus noble. Parallèlement, les élites politiques du pays reproduisent la logique coloniale et marginalisent la langue biélorussienne au profit du russe. Cet article analyse des textes littéraires biélorussiens qui décrivent le phénomène de la honte linguistique, mais aussi des discours du président du Bélarus de 1994 à 2019 sur la langue biélorussienne.

Mots-clés : honte linguistique ; langue biélorussienne ; auto-odi ; haine linguistique ; minoration ; insécurité linguistique ; russification ; politiques linguistiques

Abstract: This paper analyzes the phenomenon of linguistic shame in Belarus, which is one of the potential stages towards auto-odi, a concept developed by the Catalan school of sociolinguistics. Whereas auto-odi involves a linguistic hate of oneself, the Belarusian native speakers are rather ashamed of their language, which is the result of centuries of marginalization of the language as well as from the lack of an independent state. The history of repression of the Belarusian culture and language has led some Belarusians to be ashamed of their language, of their accent and to change their names to Russian, often considered more beautiful and prestigious. In parallel, the political elites of the country have reproduced the colonial logic and marginalized the Belarusian language in favor of the Russian language. The article analyses Belarusian literary texts describing the phenomenon of linguistic shame, and the speeches done by the President of Belarus from 1994 to 2019 about the Belarusian language.

Keywords: linguistic shame; Belarusian language; auto-odi; linguistic hatred; language minorization; linguistic insecurity; Russification; language policies

*Le biélorussien est une langue pauvre.
Seules deux langues seraient capables de s'adapter
au monde contemporain, le russe et l'anglais.
A. Lukašenka, président biélorussien¹*

Introduction

Avant de parler de la honte linguistique des Biélorussiens, il convient de décrire brièvement la situation sociolinguistique biélorussienne et de clarifier ce qu'est la langue biélorussienne. Car lors de nombreux contacts avec des experts occidentaux dans le domaine de la langue et des collègues dans d'autres domaines, la question se pose souvent de savoir quelle est la différence entre les langues russe et biélorussienne. Une certaine consonance de mots russe et biélorussien (et surtout du biélorusse, mot que l'on trouve le plus souvent dans l'usage de la langue française) confond même les spécialistes. Cette consonance conduit au fait que plusieurs pensent que la langue biélorussienne fait partie de la langue russe. Une situation identique est observée dans le contexte germanophone : le public germanophone est facilement confus et perçoit le mot *weißrussisch* (biélorussien) comme quelque chose de très similaire au *russisch* (russe).

Au niveau scientifique, le biélorussien est une langue slave à part entière qui appartient au groupe des langues slaves orientales. Bien qu'elle soit langue officielle au même titre que le russe au Biélorus, le biélorussien n'est presque plus parlé dans les grandes villes du pays. Il est parlé, avec le russe (qui domine la vie publique, notamment en milieu urbain), au Biélorus (où il est langue officielle), en Pologne (Podlachie), en Lituanie (dans les villages des régions limitrophes du Biélorus) et dans des communautés émigrées (notamment au Canada et au Royaume-Uni). Selon le recensement de 2019, 54 % des Biélorussiens reconnaissent le biélorussien comme langue maternelle, mais seulement 26 % d'entre eux l'utilisent quotidiennement². Il est important de noter que dans les conditions d'autoritarisme, l'organisation du recensement de la population et ses résultats sont un produit idéologique qui doit être remis en question. Les organisateurs du recensement et les répondants exagèrent et déforment les résultats. En conséquence, les chiffres obtenus

¹ Aliaksandr Lukašenka, « Из выступления на сессии Гомельского горсовета », *Народная газета*, le 1^{er} décembre 1994, p. 1.

² Naša Niva, *Вынікі перапісу: вырасла доля тых, для каго беларуская мова – родная*, le 11 septembre 2020, <https://nashaniva.by/?c=ar&i=258810> (consulté le 22 février 2022).

ne sont pas propices à une utilisation par les sociolinguistes. À condition d'ignorer l'idéologisation excessive des trois recensements de la population au Bélarus au cours des années du règne d'Aliaksandr Lukašenka, les sociolinguistes s'accordent sur une chose : à l'heure actuelle, le bélarussien et le russe sont reconnues comme langues officielles, mais, en pratique, il y a une disharmonie dans le fonctionnement du bilinguisme. En tant que langue de l'empire tsariste, puis de l'empire soviétique, le russe reste la première langue parlée et apprise dans le pays. Elle est dotée de prestige dans tous les domaines de la vie sociale : l'éducation, la politique, le sport, l'économie et même la culture. En dépit de la politique officielle du bilinguisme, le bélarussien demeure marginalisé et est perçu comme une langue paysanne ou folklorique. Petit à petit, cette disharmonie dans le fonctionnement du bilinguisme a provoqué l'apparition du phénomène qui est au cœur de notre recherche – la honte linguistique.

La honte linguistique des Bélarussiens est un processus de marginalisation, de déloyauté, d'humiliation, d'infériorisation et d'abandon individuel et collectif de la langue bélarussienne³ au profit du russe. Le présent article portera surtout sur l'origine et sur la propagation de la honte linguistique et ses nombreuses manifestations tant dans l'histoire qu'à l'époque contemporaine, notamment à travers les changements des noms de ville et des noms de famille en faveur de versions russes. Ainsi, Miensk (*Менск*) a été renommée Minsk (*Минск*) en 1939 pour une raison purement idéologique, russificatrice, car la version bélarussienne *Менск* n'était pas esthétique du point de vue russe et du Parti communiste. Drysa est devenue Verhniadzvinsk pour la même raison. Des dizaines d'autres villes, bourgs et villages ont été forcément russifiés au 20^e siècle. Le changement massif des noms de famille, phénomène qui perdure jusqu'à l'indépendance, se manifeste par exemple dans le choix par les Bélarussiens de versions russes de leurs noms et de la

³ Dans ce travail, j'utilise l'appellation Bélarus au lieu de Biélorussie, car ce dernier est seulement employé pour désigner ce pays au sein de l'URSS (1922-1991) et le Bélarus désigne l'État indépendant. L'adjectif bélarussien sera ainsi privilégié plutôt que biélorusse. D'après Jean-Charles Lallemant et Virginie Symaniec, « le terme de Biélorussie renvoie à la notion de russité et présente donc un caractère légèrement discriminatoire, comme si l'on parlait d'une sous-catégorie de Russes » (*Biélorussie, mécanique d'une dictature*, Paris, Les Petits Matins, 2007, p. 3). Par respect pour l'identité nationale et culturelle des habitants du pays, j'ai donc choisi de ne pas utiliser le terme de « biélorusse » pour les désigner. Les noms des villes et des gens paraissent dans leur forme bélarussienne d'après la translittération des langues slaves (et du bélarussien) utilisée par les slavistes.

translittération de leurs noms à partir du russe et non pas du biélorussien, le russe étant très souvent vu comme plus noble et plus esthétique. Au niveau global, cela se manifeste par le fait que l'anthroponymie et la toponymie biélorussiennes sont souvent transmises par la médiation des langues russe et polonaise. Le français, l'anglais, entre autres langues, ignorent souvent les noms biélorussiens et adaptent les noms géographiques et anthroponymiques du Bélarus par l'intermédiaire des langues russe ou polonaise. La honte linguistique se manifeste également par une représentation de soi basée sur une langue étrangère et une vision étrangère.

Aujourd'hui, la honte linguistique peut se manifester dans l'utilisation fréquente par des Biélorussiens du domaine virtuel .ru et le renoncement de principe au domaine .by, car le premier est considéré comme plus prestigieux, plus connu et plus coté. Les Biélorussiens créent massivement leurs adresses électroniques sur le domaine .ru.

Au demeurant, avec le retour du religieux dans le Bélarus indépendant, le vecteur orthodoxe révèle une autre dimension de la honte linguistique : la dépendance de l'Église orthodoxe biélorussienne au patriarcat russe et la russification de l'espace religieux biélorussien, excluant presque complètement la langue biélorussienne de la communication, des services et des prières.

Dans cette perspective, et sous l'influence de la guerre russo-ukrainienne, le russe est souvent vu et décrit, entre autres par l'Église orthodoxe, comme la langue éternelle et maternelle pour tous les peuples slaves de l'ex-URSS. Et encore une fois, les biélorussophones restent marginalisés : ils ont honte de leur langue et sont obligés de prier dans d'autres langues.

Le phénomène de la honte linguistique est le résultat d'une longue politique de russification et de dénigrement du biélorussien (accusé d'être un « patois », une « langue artificielle », une « langue nouvellement créée », une « langue de ploucs, de roturiers, de brutes », une « langue impolie », une « langue sans perspective », etc.) commencée à l'époque tsariste et perpétuée à l'époque soviétique. Dans le Bélarus indépendant, la honte du biélorussien est entretenue par les autorités et les élites russophones et russo-centrées. Par exemple, en avril 2019, le président Lukašenka a ordonné la russification des panneaux routiers, car en biélorussien, « c'est peu compréhensible et puis parce que les touristes

russe ne le comprennent pas⁴ ». Il est intéressant de signaler que le phénomène de honte linguistique englobe également les Biélorussiens de Lituanie et de Pologne, qui renoncent facilement au biélorussien et passent au polonais, au lituanien et parfois même au russe, langues qui sont souvent considérées comme plus prestigieuses.

L'analyse des politiques linguistiques de l'Empire tsariste, celles de l'URSS et aujourd'hui celles du Biélarus contemporain explique pourquoi les Biélorussiens abandonnent d'une manière radicale et définitive leur langue et mènent parfois un combat véhément à l'égard de leurs origines. Et cette tendance s'accélère sous le régime autoritaire russophone et russocentriste de Lukašenka et s'aggrave notamment aujourd'hui dans le contexte de la guerre russo-ukrainienne et surtout sous l'influence de l'activité de groupes radicaux russes que l'on surnomme « le monde russe ».

Dans cet article, je propose d'expliquer le phénomène de la honte linguistique cultivée par des politiques radicales. Il est important d'analyser l'expérience historique de cas similaires (les cas du catalan et de l'ukrainien) pour pouvoir mieux comprendre la logique de déloyauté linguistique et de propagation de la honte linguistique, mais aussi pour lutter contre cette situation au Biélarus et dans d'autres pays. La recherche est construite autour des concepts de glottopolitique, de honte linguistique, d'auto-odi, d'insécurité linguistique et de glottophobie.

Le prisme de la glottopolitique, c'est-à-dire l'ensemble des influences d'un État ou d'un autre système de pouvoir sur une langue ou sur son usage, est important puisqu'il permet de comprendre le phénomène de honte et parfois de haine linguistique cultivé par des gens en situation de domination et de minoration. Le terme « glottopolitique » a été proposé par Louis Gespín et Jean-Baptiste Marcellesi⁵. Ce concept permet de mieux expliquer la dimension politique dans le développement de toute langue et de l'intégrer aux analyses.

La honte linguistique est le concept que j'utilise à la place de la notion de haine linguistique car, dans le cas biélorussien, le terme de haine est inexact dans la plupart des exemples étudiés. Celui de honte est

⁴ Radyje Svaboda, *Лукашэнка абурэўся беларускамоўнымі дарожнымі знакамі*, le 19 avril 2019, www.svaboda.org/a/29891311.html (consulté le 22 février 2022).

⁵ Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi, « Pour la glottopolitique », *Langages*, n° 83, 1986, p. 5-34.

plus juste, car il domine dans l'analyse du discours, dans l'analyse des mémoires ainsi que dans les réponses des enquêtés. La honte linguistique est donc un concept qui apparaît au niveau de l'autodétermination. La honte linguistique, tout comme l'effet des politiques linguistiques négatives, des répressions et même des traumatismes subis par les Bélarussiens aux 19^e et 20^e siècles sous l'Empire tsariste et puis sous les Bolcheviks, explique bien et d'une manière suffisante la marginalisation du bélarussien, des bélarussophones dans une perspective historique, mais il explique aussi l'incertitude des élites bélarussiennes officielles et leur politique russo-centrée d'aujourd'hui.

Le concept d'auto-odi ou la haine de soi, concept proposé par Rafael Lluís Ninyoles⁶, est utilisé comme point de départ d'une réflexion sur le statut de marginalisation de la langue bélarussienne. C'est ainsi grâce au concept d'auto-odi qu'un nouveau concept est apparu – la honte linguistique.

L'insécurité linguistique est un concept sociolinguistique important, qui est parfois utilisé dans l'analyse. J'utilise ici la version de l'insécurité linguistique proposée par Louis-Jean Calvet : « il y a *insécurité linguistique* lorsque les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisante et ont en tête un autre modèle, plus prestigieux, mais qu'ils ne pratiquent pas⁷ ».

La glottophobie⁸, terme pour parler de la discrimination linguistique, apparaît également dans l'article. Ce concept est associé à un autre concept important qui est moins courant dans l'approche sociolinguistique – le linguicide. Les deux concepts sont étroitement liés à la méthode de comparaison, en particulier d'un point de vue historique. Les concepts sont également utilisés dans l'analyse des textes littéraires et sociolinguistiques.

En ce qui concerne le cadre méthodologique, la recherche repose sur l'analyse des textes littéraires d'auteurs bélarussiens portant sur la honte linguistique (Janka Kupala, Maksim Harecki, Kuzma Čorny, Larysa Héniaŭ, Vasil Bykaŭ, Barys Sačanka, Ivan Laskoŭ, Sviatlana

⁶ L'entretien avec Ninyoles Lluís Rafael paraît dans Carmen Garabato Alén et Romain Colonna, (dir.), *Auto-odi. La « haine de soi » en sociolinguistique*, L'Harmattan, 2016, p. 16-17.

⁷ Louis-Jean Calvet, *La sociolinguistique*, Paris, Éditions PUF, coll. « Que sais-je », 1993, p. 50.

⁸ Philippe Blanchet, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel, coll. « Petite Encyclopédie critique », 2016.

Aleksievič et bien d'autres) ainsi que sur l'analyse des travaux de linguistes relatifs à la glottopolitique (Louis Guespin, Jean-Baptiste Marcellesi, Rafael Lluís Ninyoles, Louis-Jean Calvet, Jan Stankevič, Ivan Lepiašaŭ, Juras Bušliakoŭ, Nina Miačkoŭskaja, Nina Barszczewska, Vincuk Viačorka, Zmicier Saŭka, etc.). Il est à noter que, bien que les principaux concepts du travail soient scientifiques, sociolinguistiques, ils s'appliquent naturellement au matériel littéraire local. Et encore une fois, dans le contexte biélorussien, les écrivains ont souvent dépassé les linguistes modernes et, avec un message esthétique, ont proposé une analyse sociolinguistique beaucoup plus critique (c'est le cas de Janka Kupala et de Maksim Harecki, par exemple) au sujet de la honte linguistique. Compte tenu de la politisation et de l'idéologisation de l'histoire de la langue biélorussienne, le concept de glottopolitique nous permet de dépasser hardiment le cadre d'une analyse purement linguistique et de ne pas oublier que le facteur politique est dominant dans la compréhension du phénomène de la honte linguistique.

En outre, une analyse du discours de personnalités publiques (par exemple, les discours du président Aliaksandr Lukašenka de 1994 à 2019) sur la langue biélorussienne a été réalisée. Le concept d'insécurité linguistique fonctionne particulièrement bien sur l'exemple de l'utilisation de la méthode d'analyse du discours du président.

La comparaison est également utilisée pour voir comment la situation de honte envers sa langue maternelle au Bélarus diffère de celle qu'on observe en Ukraine (et dans une perspective historique la situation est comparée avec les cas du catalan). Le concept d'auto-odi permet d'utiliser activement la méthode de comparaison.

L'article a la structure suivante. La recherche commence par trouver et comprendre la base historique du phénomène, puis propose une analyse de textes littéraires qui décrivent le problème de la honte linguistique. En l'absence d'État et de sphère universitaire indépendante, la littérature biélorussienne contient des informations riches et utiles pour une analyse ultérieure. L'article se termine par une analyse de la situation actuelle au Bélarus basée sur l'exemple du discours du Président, qui parle souvent de la langue biélorussienne avec honte et incertitude. Une brève perspective comparative complète le texte et souligne le caractère universel du phénomène de la honte linguistique.

1. Les origines historiques de la honte linguistique

*Ce que la baïonnette russe n'a pas fini –
le fonctionnaire, l'école et le pop russe finiront.*
I. Kornilov⁹

En 2000, la Société de la langue biélorussienne de Francysk Skaryna a publié un ouvrage collectif intitulé *Le Mutisme, la chronique de l'extermination du biélorussien*¹⁰ dans lequel des dizaines d'auteurs— écrivains, juristes, linguistes, hommes et femmes politiques, historiens, diplomates, prêtres – ont décrit et analysé les origines de la biélorussophobie, de la glottophobie à partir du 17^e siècle jusqu'à aujourd'hui. L'état actuel du biélorussien y est comme un mutisme, l'étape finale de la glottophobie. Le nom de l'ouvrage est métaphorique, le risque d'extinction de la langue n'est pas exclu bien qu'il faille l'admettre. La langue biélorussienne est encore présente et n'est pas devenue une langue morte, mais, son utilisation est extrêmement limitée. L'extinction de la campagne, la zone traditionnelle de l'usage du biélorussien, et la russification parallèle de la ville conduisent aux conclusions pessimistes de nombreux intellectuels (dont Vasil Bykaŭ, Ivan Lepiašaŭ, Juras Bušliakoŭ, Nina Miačkoŭskaja, Nina Barszczewska, Vincuk Viačorka et Zmicier Saŭka).

Nous nous intéressons au début de la biélorussophobie/glottophobie, en tant que point de départ de la construction ou de l'émergence d'une incertitude linguistique, puis de la honte linguistique qu'éprouvent les Biélorussiens à l'égard de leur langue. En 1696, le biélorussien a perdu le statut de langue officielle du Grand-duché de Lithuanie, de Ruthénie et de Samogitie, cédant la place au polonais¹¹. Puis, sous l'Empire russe et sous l'Empire soviétique, la marginalisation et même l'interdiction du biélorussien se sont poursuivis (certains historiens parlent de linguicide¹²). En 1839, les sermons et les services en biélorussien sont interdits. En

⁹ Ivan Kornilov (1811-1901), un fonctionnaire et idéologue russe, un adepte d'idées du gouverneur Mikhaïl Mouraviov et de l'idée de la grande Russie. Voir Aliaksandr Fiaduta, « Profession de foi "чалавека літоўскай бойні" », dans A. Fiaduta et Mikhaïl Muraviev (dir.), *Нататкі пра кіраванне паўночна-заходнім краемі пра падаўленне ў ім бунту*, Мінск, Лімарыус, 2016, p. 37-38.

¹⁰ *Аняменне, з хронікі знішчэння беларускай мовы*, Вільня, Gudas, 2000.

¹¹ Anatol Hryckievič, « Заняпад беларускай мовы ў Беларуска-Літоўскім гаспадарстве ў 18 стагоддзі », *Аняменне, з хронікі знішчэння беларускай мовы*, Вільня, Gudas, 2000, p. 17-19.

¹² Anatol Hryckievič, « Лінгвацыд, або знішчэнне мовы », *Аняменне, з хронікі знішчэння беларускай мовы*, Вільня, Gudas, 2000, p. 83-91.

1864, selon le décret du Ministère de l'Éducation de l'Empire russe, il est interdit aux écoliers de parler biélorussien dans les murs des écoles et des collèges. En 1867, les autorités tsaristes interdisent la publication des livres en biélorussien. Au 20^e siècle, les écoles en langue biélorussienne sont fermées par décret du ministère sur les terres biélorussiennes qui faisaient partie de la Pologne. Dans le Biélarus soviétique, la biélaruthénisation est brusquement arrêtée par Joseph Staline à la fin des années 1920. Du 29 au 30 octobre 1937, les autorités soviétiques ont fusillé à Minsk plus de 100 personnes de culture biélorussienne (dont 22 écrivains) accusées de nationalisme bourgeois. Depuis 1939, dans toutes les Républiques autonomes de l'URSS, il est obligatoire d'apprendre le russe. Depuis 1958, selon un règlement du Ministère de l'Éducation de l'URSS, les enfants de familles non biélorussiennes et de militaires ont été dispensés d'apprendre la langue biélorussienne¹³. Enfin, à ces dates, il faut ajouter celles de 1933 et de 1957 – les années de réformes du biélorussien entreprises par les communistes lorsque la langue était réellement russifiée.

Ainsi, de la fin du 17^e siècle à la fin du 20^e siècle, les Biélorussiens ont vécu sous la domination d'autres nations dans des conditions de multilinguisme et leur langue maternelle était souvent minimisée et présentée comme un dialecte, parfois même comme un baragouin. Il n'est pas surprenant aujourd'hui, dans le Biélarus indépendant, que les élites continuent d'être craintives, incertaines, biélorussophobes et d'avoir honte de la langue biélorussienne. L'histoire répressive et traumatique des Biélorussiens et de leur langue explique le phénomène de la honte linguistique. Cette analyse de l'histoire répressive aide à mieux comprendre la genèse, à rappeler les problèmes et ainsi à attirer à nouveau l'attention sur le sujet de la honte linguistique des Biélorussiens.

¹³ *Ibid.*; Nina Barszczewska, *Беларуская эміграцыя – абаронца роднае мовы*, Катэдра Беларускай Філялёгіі Факультэт Прыкладной Лінгвістыкі і Ўсходнеславянскіх Філялёгіяў Варшаўскі Ўніверсітэт, Варшава, 2004.

2. Quand les écrivains décrivent la honte linguistique

*Quelque part au Bélarus, une vraie histoire
Institutrice : Quelle belle et riche langue russe!*

Que ferions-nous si elle n'existait pas?

Élève : Alors, nous ne parlerions que le bélarussien.

B. Sačanka¹⁴

Déjà au début du 20^e siècle, la littérature bélarussienne (précédant les recherches scientifiques dans le domaine de la sociolinguistique) a fait état de la marginalisation de la langue bélarussienne et du développement du phénomène de honte linguistique chez les Bélarussiens envers leur propre langue. Les classiques de la littérature sont devenus les premiers à fixer et à décrire le phénomène, car, au début du 20^e siècle, il n'y avait ni État biélorusse ni sociolinguistique pour analyser. Par conséquent, les écrivains ont été les premiers à décrire le problème, en conservant, pour la science ultérieure, un matériau riche sur le phénomène de l'apparition et de l'entretien par les autorités tsaristes, puis bolcheviks, de la honte chez les Bélarussiens pour leur langue.

Cette partie traite brièvement des principaux auteurs qui ont abordé la question de la haine linguistique et de la manière dont elle a été exprimée. En fait, il existe beaucoup plus de textes littéraires de ce type. Cependant, cette partie n'analyse pas la littérature bélarussienne moderne, qui accorde une grande attention au sujet du bélarussien.

Janka Kupala, l'un des pères de la littérature bélarussienne moderne, a souligné le problème de la marginalisation des Bélarussiens dans l'Empire russe dans sa pièce les *Gens d'ici* (*Тутэйшыя*)¹⁵. Il a démontré que la politique tsariste de russification avait appris aux Bélarussiens à ne pas aimer leur langue et avait commencé à les sevrer de leur langue maternelle. À la suite de la russification, les Bélarussiens ont perdu leur nom et ont commencé à s'appeler simplement les gens d'ici. À son tour, la langue a commencé à s'appeler simplement une langue d'ici, un dialecte ou même un patois. Ce mot – *gens d'ici* – est utilisé au Bélarus depuis l'époque de Kupala pour désigner un être privé d'autodétermination nationale. La perte et la honte de la langue maternelle accompagnent souvent ce processus.

¹⁴ Barys Sačanka, *Выбраныя творы*, Мінск, Беларуская навука, 2017, p. 551.

¹⁵ Janka Kupala, *Тутэйшыя*, Мюнхэн, Выдавецтва «Бацькаўшчыны», 1953.

Maksim Harecki, dans le récit *Un ruisseau calme* (Ціхая плынь)¹⁶, montre comment à l'époque tsariste les instituteurs punissaient les écoliers qui parlaient biélorussien entre eux à l'école en accrochant des plaques dans leur dos afin de faire peur aux autres et de montrer ce qui attend ceux qui ne peuvent pas parler le russe, la seule « langue culturelle¹⁷ ». Puis, à l'époque soviétique, l'écrivain a constaté que rien n'avait changé pour les Biélorussiens, pour leur culture et leur langue : les Biélorussiens continuaient d'avoir honte et d'essayer de se débarrasser de leur accent pour passer au russe, pour parler comme les habitants de Moscou.

Larysa Héniaŭ, dans sa poésie et dans ses mémoires sur les années qu'elle a passées au goulag – *La Confession* (Сповідзь)¹⁸, a également démontré la russification totale de la société soviétique et, avant tout, de sa composante biélorussienne ainsi que la ridiculisation des biélorussophones.

Zoska Veras, une écrivaine biélorussienne de Vilna, note avec exactitude dans ses mémoires, la honte linguistique des Biélorussiens qui écrivent et publient de moins en moins en biélorussien et leur honte de proposer aux touristes des cartes en biélorussien – partout dans le Biélorus soviétique, il n'y avait que des cartes en russe¹⁹.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'industrialisation et l'urbanisation du Biélorus soviétique se poursuivent. Avec cela apparaît le phénomène du « foin sur l'asphalte », décrit en 1966 par l'écrivain Mikhas Stralcoŭ²⁰ – la vie d'un campagnard dans la ville, d'un biélorussophone habitant un milieu plutôt russophone. Le biélorussien est souvent comparé avec ce foin sur l'asphalte, comme quelque chose d'inattendu, de désopilant et de trop dans la ville. D'après cette logique, les biélorussophones préférèrent ne rien dire, cacher leur langue ou parfois leur accent pour ne pas attirer sur eux l'attention de la majorité et ne pas être ridiculisés.

¹⁶ Maksim Harecki, *Творы*, Залатая калекцыя беларускай літаратуры, том 12, Мінск, Мастацкая літаратура, 2016, p. 445-448.

¹⁷ Cette pratique décrite par Maksim Harecki a sans doute ses racines dans le décret du Ministère de l'Éducation de l'Empire russe de 1864, selon lequel il était interdit de parler biélorussien dans les écoles et les collèges.

¹⁸ Larysa Héniaŭ, *Сповідзь*, Мінск, Мастацкая літаратура, 1993.

¹⁹ Uladzislau Ivanouï, « Малавядомая Зоська Верас: на мовазнаўчай ніве », Да гісторыі беларускай дыяспары, Сшытак 2, Менск, 2016, p. 30-36.

²⁰ Mikhas Stralcoŭ, *Сена на асфальце*, Мінск, Мастацкая літаратура, 1966.

L'armée soviétique, elle aussi, ne favorise aucunement le renforcement de l'identité nationale, mais plutôt le refus de toute identité nationale au profit de l'identité soviétique version russophone. Ivan Laskoŭ, écrivain et ethnologue biélorussien et iakoute, traite dans ses articles des années 1980 du phénomène de la honte linguistique chez les hommes en affirmant que l'armée soviétique fut un vrai laboratoire de russification de la population soviétique d'origine non russe. Après deux années passées sous les drapeaux, les jeunes hommes biélorussiens soviétiques devenaient une sorte de zombies, commençaient à détester ou à tout le moins à dénigrer leur langue²¹. Dans l'armée, à la fin de la période soviétique, ils étaient souvent l'objet de risée, d'intimidation et d'agression à cause de leur biélorussien ou plutôt de leur accent biélorussien.

Ainsi, la littérature, malgré la pression et le contrôle politique, reste la seule force qui articule et réfléchit sur le problème de la perte de la langue ou de sa marginalisation. Des écrivains russophones du pays parlent également de ce sujet. Par exemple, la célèbre et unique écrivaine du pays à avoir remporté le prix Nobel – Sviatlana Aleksievič – parle souvent de la langue biélorussienne marginalisée, dénigrée par le régime dictatorial²².

3. Le discours du président : entre honte et insécurité

Dès son entrée au pouvoir en 1994, le président Lukašenka a choisi la langue russe comme langue principale de la dictature. Après la tenue d'un référendum et le retour de la langue russe comme langue co-officielle avec la langue biélorussienne, Lukašenka, qui faisait partie de l'élite soviétique et, par conséquent, était russophone, a immédiatement rejeté le biélorussien à l'arrière-plan. En même temps, dès son élection, le président lui-même ne parlait pas très bien le russe, il parlait la fameuse *trasianka*²³, une forme de dialecte mélangeant le biélorussien et le russe. En 1995, il a déclaré que le biélorussien était une langue pauvre qui ne permettait pas de décrire des choses complexes. Il a ajouté

²¹ Ivan Laskoŭ, *Выбраныя творы*, Мінск, Беларуская навука, 2019, p. 381-382. L'histoire du nom de famille de l'auteur mérite un commentaire séparé. Dans sa jeunesse, il avait lui-même honte du caractère biélorussien de son nom de famille – *Ласкавы/Laskavy* et a donc décidé de le changer pour le transformer en style russe – Laskov ou Laskoŭ en biélorussien.

²² Sviatlana Aleksievič, « *Дзяды павінны сысці* », Польскае Радыё, le 11 mai 2019, <https://bit.ly/37DnGqm> (consulté le 22 février 2022).

²³ Le terme de « *trasianka* », littéralement, signifie en biélorussien le foin de mauvaise qualité.

(et la phrase est devenue célèbre) que « seules deux langues seraient capables de s'adapter au monde contemporain, le russe et l'anglais²⁴ ». Depuis, le biélorussien est devenu une langue de façade, d'une certaine opposition intellectuelle et plutôt virtuelle, de quelques théâtres et du métro²⁵. Le président lui-même a minimisé le rôle du biélorussien au niveau officiel à maintes reprises en soulignant que la langue biélorussienne est inférieure au russe et que les gens parlant le biélorussien font pitié.

L'analyse des discours du président sur la langue biélorussienne pendant toute la période au pouvoir est sans surprise : le biélorussien est une langue secondaire, une langue d'hier, une langue de la campagne, la langue de la minorité et de l'opposition. Néanmoins, dès le début de la guerre en Ukraine, Lukašenka a progressivement commencé à regretter la marginalisation de la langue biélorussienne et à affirmer qu'il s'agissait d'un héritage important. Il ne fait aucun doute que les changements géopolitiques, dont la guerre russo-ukrainienne, ont affecté le président. Depuis 2014, année de la conquête de la Crimée par la Russie, on peut davantage constater la loyauté habituelle de Lukašenka envers la langue biélorussienne. En 2015, à une critique sur le fait qu'il serait responsable de la disparition du biélorussien, il a répondu : « Ce n'est pas moi, tu sais, pas moi. J'ai hérité d'un tel pays et d'une telle situation. [...]. Toutes les questions à Mašeraŭ²⁶ ». Puis le président a commencé à souligner qu'il lisait en biélorussien, à insérer des mots en biélorussien dans son discours, et à noter comment ils sonnaient bien et harmonieusement²⁷. Le point culminant de la déclaration positive du président à l'égard du biélorussien a été un entretien en 2019. Lukašenka a insisté, de sa manière populiste, sur le bilinguisme de principe : « Si quelqu'un veut perdre la raison, il perdra la langue russe. S'il veut perdre son cœur, il perdra la langue biélorussienne. Que veux-tu perdre – l'esprit ou le cœur?²⁸ » En même temps, le dictateur n'est pas pour autant devenu un ardent défenseur de la langue biélorussienne, et s'autorise parfois

²⁴ A. Lukašenka, *op. cit.*

²⁵ Les stations de métro à Minsk sont annoncées en biélorussien (et maintenant aussi en anglais). Les Minskois rigolent souvent en affirmant que le métro est le seul endroit de la capitale où l'on peut entendre la langue biélorussienne.

²⁶ Piatar Mašeraŭ, le chef du Biélorus soviétique de 1965 à 1980 ; Euroradio.fm, « Лукашэнка – пра беларускую мову: Гэта не я, пытанні – да Машэрава », le 15 mai 2015, <https://bit.ly/3Lnrple> (consulté le 22 février 2022).

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Aliaksandr Lukašenka, « Вопрос языка у нас решен раз и навсегда », le 17 novembre 2019, <https://bit.ly/34d33jK> (consulté le 22 février 2022).

de vieilles attaques. Ainsi, au printemps 2019, il n'a soudainement pas aimé un panneau routier en biélorussien, sur lequel figurait le mot « mode de circulation²⁹ ». Là encore le dictateur montre sa tyrannie et ses sautes d'humeur, mais aussi sa honte et son insécurité linguistiques lorsqu'il réfère aux russophones et aux touristes russes qui ne lisent pas en biélorussien. Même si, à partir de 2014-2015, le dictateur parle d'un ton neutre de la langue biélorussienne, la réalité est que, en raison de sa politique, il n'y a aucune université, aucune école, aucun lycée qui soit entièrement biélorussien dans le pays. Les écoles de campagne où l'on enseigne en biélorussien passent au russe ou disparaissent en raison de l'extinction de la campagne. Et il n'y a aucune chaîne de télévision, aucun cinéma en biélorussien dans le pays. Tous les produits cinéματο-graphiques sont doublés en russe pour les Biélorussiens à Moscou. La jeunesse comprend mal le biélorussien et lit souvent les classiques de la littérature biélorussienne en russe. Le russe, comme idéal du communisme soviétique, comme la langue d'un avenir radieux, gagne du terrain dans le Bélarus de Lukašenka.

4. Comparaison des cas biélorussien et ukrainien

Comme le montre Ninyoles Lluís Rafael, le phénomène de la haine et de la honte linguistique est connu depuis longtemps dans l'histoire de l'humanité³⁰. Dans une étude sur la marginalisation et, par la suite, sur la haine des Catalans envers leur propre langue, Rafael se réfère à un phénomène similaire observé auparavant chez les Juifs qui ont abandonné leur culture et leur langue. Nous pouvons prétendre que de nombreuses langues disparues ont adopté un comportement similaire de honte et de haine. En outre, il est important de noter que la haine linguistique est un conflit linguistique ouvert³¹, tandis que la honte linguistique est un conflit toujours caché, donc invisible.

La honte linguistique des Biélorussiens est comparable à bien d'autres situations sociolinguistiques et glottopolitiques – le cas de l'ukrainien est à bien des égards similaire à celui du biélorussien, puisque les deux langues ont connu le même processus de marginalisation et de répression pendant les périodes tsariste et soviétique. La situation en Ukraine a

²⁹ Рэжым/régime en biélorussien, signifie aussi le régime politique.

³⁰ L'entretien avec Ninyoles Lluís Rafael dans Carmen Garabato Alén et Romain Colonna, *op. cit.*, p. 16-17.

³¹ *Ibid.*, p. 18.

toutefois été compliquée par la grande résistance des Ukrainiens à la politique russe et s'apparente davantage au cas du catalan. Dans le cas du biélorussien, nous avons rarement rencontré de l'auto-odi ; il s'agissait toujours plutôt de la honte. À ce propos, la guerre russo-ukrainienne déclenchée en 2014 par la Russie n'est qu'une illustration de plus de la prévalence du phénomène de haine linguistique et de conflit linguistique dans l'est de l'Ukraine. Certes, les facteurs externe et historique sont dominants ici. La politique linguistique dans un régime autoritaire est toujours une stratégie géopolitique. À la veille de la guerre, la Russie a souvent exprimé son inquiétude à propos de la langue russe en Ukraine. Et, bien sûr, lors de la propagation de l'image négative de l'Ukraine, elle a utilisé non seulement la population russophone de Crimée et du Donbass, mais également les Ukrainiens, qui ont connu l'insécurité identitaire et parfois la haine linguistique envers leur langue. L'analyse du discours à la veille de la guerre montre la tension linguistique, par l'utilisation de toutes sortes de mots péjoratifs pour parler de l'autre bord. Par exemple, des stéréotypes simples, des insultes et des mots innocents (*макалi*³², *хакль*³³) sous l'influence de la politique et surtout en période de détérioration des relations entraînent une recrudescence des conflits culturels, linguistiques et religieux et peuvent aboutir ou aboutissent à la guerre³⁴.

La honte linguistique, phénomène souvent caché dans un contexte invisible, est connue à différentes périodes de toutes les cultures à la fois individuellement et collectivement. Il faut donc connaître l'histoire du Bélarus pour comprendre comment et pourquoi Minsk est devenu Minsk en 1939 et pourquoi Ivanoŭ est devenu Ivanov. Pendant une guerre ou un conflit civil armé, mais aussi pendant une crise économique, la honte linguistique peut se transformer en haine, un phénomène ouvert et facilement reconnaissable. Les victimes de l'auto-odi sont d'habitude des gens qui détestent leur culture et leur langue d'origine et qui ne s'identifient pas à la culture dans laquelle ils sont nés. Alors ils trouvent une autre culture, une autre langue auxquelles ils s'identifient. Dans le contexte de la guerre russo-ukrainienne, les Ukrainiens qui détestent la langue ukrainienne sont appelés les *vatnikis*

³² Terme péjoratif utilisé pour définir les Russes (vient de Moskal, habitant de Moscovie).

³³ Terme péjoratif utilisé pour définir les Ukrainiens (vient de khokhol, une coiffure masculine présentant un toupet de cheveux au sommet du crâne).

³⁴ Francis Scarr, « Language and war in contemporary Ukraine », *CEE New Perspectives*, octobre 2017, <https://bit.ly/3GtIiNM> (consulté le 22 février 2022).

(*ватники*)³⁵. Il existe également un analogue biélorussien du phénomène, mais encore une fois, il couvre le niveau de honte linguistique plutôt que de haine – les *dranikis* (*дранікі*)³⁶.

Cette radicalisation du cas de l'ukrainien peut s'expliquer par la politique linguistique fondamentale de l'Ukraine, mais aussi par celle de la Russie. Dans ces pays, respectivement, le russe et l'ukrainien sont les seules langues officielles, alors qu'au Bélarus il existe officiellement deux langues d'État – le biélorussien et le russe, et que, par conséquent, le champ de la radicalisation n'existe pas ou du moins la honte linguistique des Biélorussiens ne se transforme pas en un état de haine. Cela est également dû au fait que l'autoritarisme gèle les conflits et les empêche de se développer. Ainsi, le conflit risque de ne pas être résolu et de revenir à la surface plus tard. Même si le biélorussien est marginalisé au Bélarus et le russe domine toujours, le bilinguisme est officiellement reconnu dans le pays, ce qui réduit simplement le radicalisme.

Conclusion

Le phénomène de la honte linguistique des Biélorussiens suite à leur marginalisation séculaire et à celle de leur langue, découle du fait que cette nation n'avait pas d'État et que la population a été soit polonisée, soit russifiée au cours des trois derniers siècles. Et même l'acquisition d'un État en 1918, puis d'un pseudo-État au sein de l'URSS (1919-1990) et, enfin, d'un véritable État en 1991, ne peut changer les conséquences d'une histoire répressive et traumatique de la culture et de la langue. Une analyse sociolinguistique de l'histoire de la langue biélorussienne permet de montrer que le biélorussien est une langue comme une autre (ce n'est pas un patois, ni un dialecte, elle n'est pas meilleure ni plus esthétique que d'autres), mais en raison de son histoire, l'image d'une langue ridicule et inférieure s'est formée politiquement et pseudo-scientifiquement autour d'elle. En conséquence, le phénomène de honte à l'égard de la langue tel que nous le connaissons aujourd'hui est apparu chez certains Biélorussiens. Contrairement au phénomène d'auto-odi décrit par les sociolinguistes catalans, le phénomène de la honte linguistique décrit plus clairement la réalité biélorussienne. Une analyse du discours du président, ainsi que des

³⁵ Les partisans décérébrés de l'impérialisme néo-soviétique (le mot vient de *vatnik*, veste de style prisonnier).

³⁶ À la fois les galettes de pomme de terre et les mangeurs de ces galettes comme un terme péjoratif utilisé pour définir les Biélorussiens.

œuvres littéraires d’auteurs biélorussiens, révèle souvent des cas de honte et non de haine. En outre, le stade initial de l’enquête auprès des hommes biélorussiens ayant servi dans l’armée soviétique reflète plutôt le phénomène de la honte linguistique. Bien que rares, des cas de haine ou d’auto-odi ont été enregistrés. Il convient également de noter que la honte linguistique peut faire partie d’une phase d’auto-odi – les cas des langues catalane et ukrainienne en témoignent. L’exemple de la langue biélorussienne témoigne, quant à lui, de la constance et de la stabilité du phénomène de la honte linguistique, qui est, sans aucun doute, soutenu par l’autoritarisme à partir des années 1990. Ainsi, la conservation ou l’évolution de ce phénomène sont affectées par toute une série de facteurs : le régime politique, les politiques linguistiques, la culture politique, la géopolitique, etc.

Mais il est également évident que l’élimination ou la réduction du phénomène de honte linguistique nécessite une volonté politique et un soutien démocratique à la culture et à la langue dans le cadre de politiques telles que la discrimination positive ou le bilinguisme réel. Les événements qui se déroulent au Bélarus après les élections truquées par le dictateur en août 2020 indiquent clairement que le pays est prêt à réviser la politique du régime dans tous les domaines, y compris la langue. Les nouvelles générations de Biélorussiens nés après l’effondrement de l’URSS, les progrès technologiques dans le domaine des médias et de la communication, le vieillissement économique et moral de la dictature ont conduit au fait que, en 2020, le régime de Lukašenka n’a pas pu à nouveau simuler la victoire et assurer la pérennité de son existence. En outre, la guerre russo-ukrainienne est un exemple de la politique linguistique et culturelle de l’Ukraine en réaction à la russification voilée ont influencé dans une certaine mesure la conscience des Biélorussiens, en particulier les jeunes générations. Dans ce contexte, le champ symbolique de la protestation couvre les symboles de l’État et la langue biélorussienne. Si nous essayons brièvement de déchiffrer le message de la rue d’un point de vue sociolinguistique, alors nous pouvons affirmer ce qui suit : les Biélorussiens sont fatigués d’avoir honte d’eux-mêmes, de leur culture et de leur langue et d’être traités par le dictateur biélorussien et par le régime russe comme les petits frères et les petites sœurs des Russes. Pour le moment, les manifestants, mus par la nouvelle leadeuse en exil, Sviatlana Cichanoŭskaja, expriment clairement et souvent leur soutien à la langue biélorussienne et à l’instauration d’un véritable bilinguisme dans le pays.

Références

- Aleksievič, Sviatlana, « *Дзяды павінны сысці* », Польскае Радыё, le 11 mai 2019, <https://bit.ly/37DnGqm>.
- Aniamennie, *Аняменне, з хронікі знішчэння беларускай мовы*, Вільня, Gudas, 2000.
- Barszczewska, Nina, *Беларуская змірацца — абаронца роднае мовы*, Катэдра Беларускай Філялёгіі Факультэт Прыкладной Лінгвістыкі і Ўсходнеславянскіх Філялёгіяў Варшаўскі Ўніверсітэт, Варшава, 2004.
- Blanchet, Philippe, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel, coll. « Petite Encyclopédie critique », 2016.
- Calvet, Louis-Jean, *La sociolinguistique*, Paris, Éditions PUF, coll. « Que sais-je », 1993.
- Euroradio.fm, « Лукашэнка — пра беларускую мову: Гэта не я, пытанні — да Машэрава », le 15 mai 2015, <https://bit.ly/3LnrPle>.
- Fiaduta, Aliaksandr, « Profession de foi “чалавека літоўскай бойні” », dans A. Fiaduta et Mikhaïl Muraviev (dir.), *Натамкі пра кіраванне паўночна-заходнім краем і пра падаўленне ў ім бунту*, Мінск, Лімарыус, 2016.
- Garabato Alén, Carmen et Romain Colonna (dir.), *Auto-odi. La « haine de soi » en sociolinguistique*, L'Harmattan, 2016.
- Guespin, Louis et Jean-Baptiste Marcellesi, « Pour la glottopolitique », *Langages*, n° 83, 1986, p. 5-34.
- Harecki, Maksim, *Творы, Залатая калекцыя беларускай літаратуры, том 12*, Мінск, Мастацкая літаратура, 2016, p. 445-448.
- Héniuš, Larysa, *Словедзь*, Мінск, Мастацкая літаратура, 1993.
- Hryckievič, Anatol, « Занятка беларускай мовы ў Беларуска-Літоўскім гаспадарстве ў 18 стагоддзі », *Аняменне, з хронікі знішчэння беларускай мовы*, Вільня, Gudas, 2000, p. 17-19.
- Hryckievič, Anatol, « Лінгвацыд, або знішчэнне мовы », *Аняменне, з хронікі знішчэння беларускай мовы*, Вільня, Gudas, 2000, p. 83-91.
- Ivanou, Uladzislaŭ, « Малавядомая Зоська Верас: на мовазнаўчай ніве », *Да гісторыі беларускай дыяспары*, Сшытак 2, Менск, 2016, p. 30-36.
- Kupala, Janka, *Тутэйшыя*, Мюнхэн, Выдавецтва « Бацькаўшчыны », 1953.
- Lallemant, Jean-Charles et Virginie Symaniec, *Biélorussie, mécanique d'une dictature*, Paris, Les Petits Matins, 2007.
- Laskou, Ivan, *Выбраныя творы*, Мінск, Беларуская навука, 2019.
- Lukašenka, Aliaksandr, « Вопрос языка у нас решен раз и навсегда », le 17 novembre 2019, <https://bit.ly/34d33jK>.
- Lukašenka, Aliaksandr, « Из выступления на сессии Гомельского горсовета », *Народная газета*, le 1^{er} décembre 1994.
- Naša Niva, *Вынікі перапісу: вырасла доля тых, для каго беларуская мова — родная*, le 11 septembre 2020, <https://nashaniva.by/?c=ar&i=258810>.
- Sačanka, Barys, *Выбраныя творы*, Мінск, Беларуская навука, 2017.
- Scarr, Francis, « Language and war in contemporary Ukraine », *CEE New Perspectives*, octobre 2017, <https://bit.ly/3GtliNM>.
- Stralcoŭ, Mikhas, *Сена на асфальце*, Мінск, Мастацкая літаратура, 1966.
- Svaboda, Radyje, *Лукашэнка абурэўся беларускамоўнымі дарожнымі знакамі*, le 19 avril 2019, www.svaboda.org/a/29891311.html.